

— La fin ! la fin ! vous êtes bien curieux ! Tout vient à point pour qui sait attendre ; ainsi la fin viendra justement au moment où il faudra que tout ça finisse.

— Vous parlez vraiment comme un oracle, bon devin, c'est-à-dire que l'on ne comprend rien à ce que vous dites.

— N'importe, n'importe, à bon entendeur salut. Tout ce nous voyons au milieu de nous n'est encore que le commencement de la fin. Je ne t'en dirai pas là-dessus d'avantage, de peur de me compromettre ; mais sans avoir à nous occuper de l'avenir achevons de parler un peu du passé. Cela nous apprendra à profiter du présent. Dans notre dernier entretien je me suis amusé à te décrire la *politique*, c'est-à-dire le tripotage qui a amené chez nos grands hommes l'inattendu brouhaha qui est venu tout-à-coup surprendre les plus sages et les plus clairvoyants. Je t'ai parlé du gouverneur, des ministres, et du mercure-galant-volant qui a servi d'entremetteur dans toute cette affaire. J'ai oublié de t'entretenir des excellents représentants du peuple et de leur occupation favorite. Je dois te dire qu'en général on ne peut rien leur reprocher, sinon qu'ils gobaient une énorme masse d'huîtres. Je ne dirais rien s'ils n'avaient fait que cela, mais en outre ils gobaient une foule d'autres choses beaucoup plus indigestes sur l'estomac de la représentation du pays.

— Que voulez-vous dire, bon devin ?

— Je veux dire, mon petit, que lorsque vos représentants, qui, Dieu sait, sont tous des bons vivants, d'excellents garçons, avaient passé la journée à gober les susdites huîtres ils s'en revenaient en chambre l'esprit charmé, le cœur content, chantant à plein gosier : *Tout est pour le mieux dans la meilleure des Provinces possible*. Alors il avalaient d'un trait toutes les lois cornues, biscornues ou saugrenues qu'on voulait bien leur servir ainsi que mille autres bourdes aussi lourdes et il ne pouvaient imaginer qu'il fût au monde quelque chose comme un peuple tyrannisé, des libertés en péril, des griefs politiques, des privilèges populaires à défendre. *Old square toes* et son intime ami le Wakefield veillaient au grain au milieu de tout cela et ne craignaient pas de tendre une foule de pièges à nos bons représentants qui y seraient peut-être tombés n'était la grâce de Dieu qui veille sur la bonne cause des bons peuples et qui tout-à-coup enleva le charme magnétique dont les avait enveloppés le grand magnétiseur animal. Nous voici donc au moment où ça va chauffer. Faut d'abord que je me rafraîchisse. Ici le petit devin plongea le nez au fond de mon encier, but un coup et ressortit tout barbouillé et aussi noirci que l'âme de vingt gouverneurs-généraux.

Après s'être essayé tant bien que mal avec sa barbe, s'être mouché à la façon d'un fashionable américain, c'est-à-dire du bout des doigts, il continua ainsi :—

— Je vous avais dit donc que le petit plan de colonisation n'avait pas plu à messieurs les ministres qui d'une manière fort sèche signifièrent au Wakefield qu'ils ne voulaient ni de lui ni de ses colons. Grande fureur intérieure chez lui, comme on peut imaginer, mais, sur le visage, rien de riant, de gracieusement insouciant, selon les règles du bel art diplomatique. Dès ce moment-là il *prédit* un changement dans les affaires. C'est-être sorcier, n'est-ce pas ? Voici comment la bombe éclata. Depuis quelque temps le député gouverneur, Sir Chs. Metcalfe, s'était gardé une poire pour la soif, c'est-à-dire qu'il avait conservé, comme font les amants adroits au milieu des plus vives protestations d'amour, un bon petit sujet de rupture propre à servir dans l'occasion, comme la veille d'un anniversaire de naissance, la veille du jour de l'an, lorsqu'une petite querelle amenée à propos devient une économie admirablement politique.

Or un jour les membres du ministère siégeraient en grand cérémonial autour de la table exécutive, la même qui avait vu se fricoter sur son dos tous les ragoûts